

Le saisissement

Pierre Samson

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Samson, P. (2020). Le saisissement. *24 images*, (195), 98–100.

Le saisissement

par PIERRE SAMSON, écrivain

**Ce n'est pas un très bon film,
c'est même devenu, avec le temps,
un formidable rutabaga :
un navet français.**

J'ai à peine onze ans et je commets un geste répréhensible. Au lieu de me catapulter sur un cheval d'arçons de la Palestre nationale, je suis au cinéma. Chaque samedi, mes parents me remettent un ou deux dollars censés payer mon repas et les transports, et bon vent.

Je vagabonde dans Montréal, j'explore son métro et, à l'occasion, je me rends compte que j'exerce une étrange fascination sur certains hommes : j'ai la sensation d'être une créature unique, remarquée à défaut d'être remarquable.

Et je vais au cinéma. Toutefois, le Bureau de surveillance sévit et je suis limité aux films pour enfants, dont des dessins animés qui m'irritent : je suis un

être de chair, je réclame des semblables. Restent les productions que les censeurs ont jugées suffisamment inoffensives pour moi.

J'ai élu un nanar de Belmondo. En fait, c'est un long métrage de Gérard Oury, mais, moi, c'est Jean-Paul qui m'intéresse.

Le cerveau. 1969. Je ne suis pas très content : mon idole est habillée de pied en cap. Par contre, la salle est magnifique. C'est le Granada, décoré par Briffa. Je remarque les friselis, les corniches ouvragées et, si ma mémoire est bonne, une loge de part et d'autre de la toile.

Reste que ce qui se passe à l'écran m'ennuie, et je peux juger que la

↑ The Man Who Knew Too Much de Alfred Hitchcock (1956)



099

réalisation est très relâchée. Le parterre est vaste, le public parsemé. C'est peut-être l'été : je porte des shorts d'exercice, bien sûr.

Il s'assoit à mes côtés. Émanent de sa personne des relents de tabac. Dans mes souvenirs, il y a une scène avec un hélicoptère. Un train ? Peu importe : une main s'est posée sur ma cuisse. Elle est brûlante et, étrangement, je m'en retrouve glacé sur mon siège.

Un phénomène inédit se produit : pendant que les acteurs cabotinent dans une séquence montée au hachoir, l'action se distend. Je remarque les moindres gestes, même s'ils ont été tournés en accéléré. Je parviens à glisser les yeux

vers mon voisin et pendant ce long pan passant de la lumière stroboscopique du film à la noirceur relative de la salle, je détaille à nouveau les éléments décoratifs du Granada. L'or qui tapisse une partie des murs semble trembler au rythme de mon cœur qui s'emballe dans un étang de mercure.

Il a l'âge d'un jeune grand-père. Il est doté de cheveux taillés en brosse, d'un profil de bouledogue souligné par une repousse de barbe. Il porte une chemise au col mou. Sur ses genoux, une casquette tient en équilibre. Sa main m'apparaît disproportionnellement grande, plaquée sur ma cuisse trop maigre.

— Tu veux un Pepsi ?

Je parviens à murmurer un *non, merci* parfaitement poli qui a dû lui plaire. Je tente de reporter mon attention sur ce qui n'est plus qu'un puits de lumière : le film.

— Tu aimes ça ?

Sa paume remonte sous la jambe de mon short. Un sentiment étrange m'étreint : une forme d'élévation intérieure, intense, mais graduelle, comme si une vérité fondamentale allait m'être révélée, un secret de qualité biblique, un aveu jaillissant de mon être. D'autre part, la frayeur me paralyse, alimentée sans doute par ces histoires de garçons découpés en morceaux qu'on me répète à intervalles réguliers. Le choc de ces deux courants contradictoires ne trouve qu'une issue. Elle m'inspire une réaction incongrue que je verrai des décennies plus tard dans une œuvre du grand Hitchcock : la scène du cri de Doris Day, en larmes, dans *The Man Who Knew Too Much*.

En effet, je hurle sur un ton parfaitement égal, mais strident. Ce son naît non pas de cette peur de l'autre, mais du souhait désespéré de déjouer un complot qui se joue. Là, sur mon siège, à côté d'un inconnu momentanément tétanisé, je lâche ce qui pourrait ressembler à une assourdissante mise en garde.

La main se retire, le banc voisin claque, des spectateurs marmonnent, jurent, se demandent ce que mon hurlement a à voir avec la niaiserie qui se déroule devant nous.

Le générique s'achève, la salle renaît, or et boiserie reprennent consistance. L'employé du cinéma me bouscule : je dois sortir ou c'est cinquante sous. Je saute sur mes pieds, je remonte l'allée, retrouve le foyer monumental, débouche sur la rue Sainte-Catherine. Les fesses calées contre l'aile d'une voiture, deux hommes fument une cigarette. L'un d'eux m'avise, un sourire narquois sur les lèvres :

— Ça va mieux, le petit ?

J'acquiesce timidement de la tête et, de la sienne, il m'indique une casquette sur l'asphalte, au pied de la vitrine. Celle de mon voisin de siège.